



Centre dramatique  
national  
de Saint-Denis

DIRECTION  
JULIE DELIQUET



# Revue de presse

## *Taire*

TEXTE, MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE **TAMARA AL SAADI**

« D'un coup de poing émotionnel, la fable, ici mise en scène en stéréo, est déchirante. »

**Emmanuelle Bouchez - Télérama**

« *Taire*, qui aurait pu être plombé par un réalisme envahissant, est tenu par la qualité de son écriture, textuelle et surtout scénique. C'est la manière dont Tamara Al Saadi occupe le plateau et le fait vibrer qui emporte ici, en un spectacle limpide. »

**Fabienne Darge - Le Monde**

« *Taire* a l'aura des grands mythes et propose une réécriture qui fait la jonction entre le récit-socle et la jeunesse actuelle. »

**Marie Plantin - sceneweb.com**

« Tamara Al Saadi signe une fresque vibrante où se conjuguent habilement les temps, les époques et les langues. Jouant des fondus enchaînés, elle livre un récit choral puissant et percutant. »

**Olivier Frégaville-Gratian d'Amore - L'Œil d'Olivier**

« Audacieuse version solaire d'un mythe poétique, réactualisé par l'apport d'une histoire contemporaine et de la musique, entre humour et émotion, légèreté ludique et gravité des destins, et prétendre à un futur prometteur. »

**Véronique Hotte - Web Théâtre**

« Une distribution jeune et diverse où Manon Combes excelle dans la gamme des tyrannies, une pluralité de langues au plateau, la délicatesse d'une écriture qui s'adresse aux adultes comme aux ados complètent la richesse de ce spectacle odysseé. »

**Eric Demey - La Terrasse**

## Taire de Tamara Al Saadi : la figure d'Antigone revisitée avec brio

Publié le 5 mars 2025



© Christophe Raynaud de Lage

### TTT

**Une tragédie grecque et, en miroir, le drame d'une enfant d'aujourd'hui, ballottée de famille d'accueil en famille d'accueil...**

Un jeune soldat, casque de travers, lance sa playlist disco et gigote jusqu'à ce que la servante du palais l'interrompe. Il proteste : « C'est mon dernier petit plaisir avant la guerre ! » Burlesque, la scène est un avant-goût du style déployé par l'autrice-metteuse en scène Tamara Al Saadi dans son septième spectacle, créé en janvier dernier à La Criée de Marseille. Où la distance de ton n'empêche guère le malheur : la lutte fratricide pour le contrôle de Thèbes entre Étéocle et Polynice, les fils d'Œdipe et de Jocaste. Dans cette société patriarcale, leurs sœurs Antigone et Ismène n'ont pas leur mot à dire. À cette histoire racontée par Sophocle au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'artiste offre en miroir celle d'Éden, enfant placée par l'Aide sociale à l'enfance. Un destin lui aussi écrit d'avance.

Le temps de la tragédie grecque appartient à l'éternité, quand la vie d'Éden participe, elle, du temps présent. Comment résoudre cette contradiction ? Grâce à la musique et à la performance délicate du compositeur Bachar Mar-Khalifé, qui tapote sur des bancs sonores et mène des chœurs doux en langue arabe pour chanter le pays (« Biladi »), symbole de tous les berceaux qu'on quitte. Ces instants suspendus et consolants permettent au public d'accepter le va-et-vient entre les époques.

### MALÉDICTION ET RÉSILIENCE

Antigone résiste par le silence et c'est spectaculaire. Mais l'originalité la plus piquante ici est la façon qu'a la famille régnante de reconstruire son propre récit aux dépens de la vérité. Étéocle aurait été le seul souverain légitime parce que non issu, lui, de l'inceste entre Œdipe et sa mère, la reine Jocaste. Dommage que la comédienne qui incarne le frère guerrier force trop sa voix pour être à la hauteur du rôle.

Dans cette pièce aux deux histoires, celle d'Éden frappe fort. Lors de percutants instantanés, on la suit jusqu'à ses 16 ans au rythme des placements ratés en famille d'accueil. Victime elle aussi d'une malédiction, elle s'enferme dans la même résilience qu'Antigone. Lors de l'unique coup de fil à sa mère biologique, la jeune Chloé Monteiro, suffocante, se noie comme dans un gouffre. D'un coup de poing émotionnel, l'autre, la fable, ici mise en scène en stéréo, est déchirante.

## Dans *Taire*, Tamara Al Saadi entrecroise les fils d'Antigone et d'une jeunesse actuelle fracassée

Publié le 2 février 2025



© Christophe Raynaud de Lage

**L'autrice et metteuse en scène franco-irakienne présente, au Théâtre de La Criée, à Marseille, sa pièce où deux héroïnes expriment de manière différente une même révolte.**

Crier ou se taire. L'éternel mauvais choix dans lequel sont piégées les femmes, encore et encore, puisque leur parole est si souvent inentendue. Dans *Taire*, que crée la jeune autrice et metteuse en scène Tamara Al Saadi au Théâtre de La Criée, à Marseille, deux héroïnes s'offrent en miroir. L'une crie, l'autre se tait, deux manières d'exprimer une même révolte, face à ce que les adultes ont fait de leurs vies.

Celle qui se tait, c'est Antigone, telle que Tamara Al Saadi interprète l'héroïne antique, figure éternellement ardente et vive de la lutte contre un pouvoir arbitraire, pour qui la raison d'Etat sert de rouleau compresseur aux valeurs humaines les plus fondamentales. Antigone a cessé de parler depuis que son frère Étéocle s'est transformé en tyran, bannissant leur autre frère, Polynice. Elle oppose le même silence face à l'absurdité du monde, quand les deux s'entretuent et que Créon, au pouvoir, ordonne de jeter la dépouille de Polynice aux chiens, sans lui accorder le droit à une sépulture digne.

Celle qui crie, c'est Eden, une jeune fille d'aujourd'hui, dont le prénom sonne avec une ironie douloureuse. Née d'un viol, abandonnée peu après sa naissance, elle se retrouve, alors qu'elle avait été recueillie au départ par un couple aimant, ballottée de foyers en familles d'accueil, en raison d'une règle administrative aussi implacable et absurde que celles édictées par les dieux de l'Antiquité. Alors Eden part en vrille, retourne la violence contre elle-même et contre les autres, de manière indifférenciée.

### **MAGIE DÉLICATE**

Tamara Al Saadi entrecroise les deux histoires avec fluidité, et les liens se tissent peu à peu, dans ce spectacle lancé sous les auspices de *Désenchantée*, la chanson de Mylène Farmer. *Taire*, qui aurait pu être plombé par un réalisme envahissant, est tenu par la qualité de son écriture, textuelle et surtout scénique. C'est la manière dont Tamara Al Saadi occupe le plateau et le fait vibrer qui emporte ici, en un spectacle limpide, qui sait accorder leur place au temps et au silence, et déjoue tout naturalisme sociologique par une forme de magie délicate.

Cela advient par la grâce d'une écriture du corps, du son, de la lumière et de l'image. Tout respire et palpite ici, sans pesanteur, grâce aux éléments de décor mobiles, qui glissent en un clin d'œil et laissent la lumière (superbe, et signée par Jennifer Montesantos), la couleur, les mouvements des corps faire image et exprimer la violence ou les rêves de réparation. Une coulée de sable rouge sang et deux corps qui tombent, pour la lutte fratricide entre Étéocle et Polynice. Des étoffes aériennes que l'on agite comme des voiles, comme des désirs d'ailleurs, derrière un vaste écran bleu comme la mer ou le ciel.

La forme théâtrale ici reste classique (une histoire, des dialogues, des personnages), mais elle s'hybride constamment et en douceur, non seulement avec l'image, mais aussi avec la musique et un travail sonore bien particulier. Le chanteur et compositeur libanais Bachar Mar-Khalifé signe les chants, magnifiques, interprétés par le coryphée (qu'il incarne lui-même) et le chœur. Le guitariste Fabio Meschini accompagne les accès de rage électriques d'Eden.

## **DERRIÈRE LES MOTS**

Surtout, une bruiteuse et créatrice sonore, Eléonore Mallo, est présente sur le plateau, réalisant à vue ses effets étranges et poétiques, qui participent largement de l'atmosphère du spectacle. Les bruiteurs savent que le son crée de l'image mentale, superbe traduction pour aujourd'hui des sortilèges des magiciennes antiques. Et c'est beau de voir ce spectacle reposant sur la question de la parole que l'on n'entend, que l'on n'écoute pas, tisser cette matière sonore riche et subtile, qui invite justement à dresser l'oreille, à écouter ce qui se dit derrière les mots, lesquels ne jouent pas toujours à armes égales face à la violence du monde.

Ainsi se nouent les fils de ces deux histoires, dans ce spectacle porté par une distribution impeccable, emmenée par Mayya Sanbar en Antigone irradiante, très éloquente dans son silence. C'est bien la question de la filiation qui relie ici les différentes héroïnes : Eden aussi bien qu'Antigone et sa sœur Ismène sont des « filles de personne », le fil de la transmission ayant été perverti ou rompu. Antigone, pourtant, prévient, quand elle retrouve la parole, à la fin du voyage : « Celui qui détruit l'enfant est conduit à se détruire lui-même. »

Tamara Al Saadi, autrice et metteuse en scène franco-irakienne, s'était fait connaître en 2018, avec un spectacle intitulé *Place*, dans lequel elle s'interrogeait sur la « place » à trouver entre deux mondes, entre deux langues. Cette place, il semblerait bien qu'elle l'ait trouvée aujourd'hui dans le théâtre français.

**Fabienne Darge**

# Taire : Antigone et son double

Publié le 31 janvier 2025



© Christophe Raynaud de Lage

**À l'occasion de sa dernière création, Tamara Al Saadi tresse la figure d'Antigone avec celle d'une jeune fille d'aujourd'hui prise en charge par l'Aide Sociale à l'Enfance. Deux destins ballottés et malmenés, à l'héritage lourd, racontés dans une fresque chorale et musicale qui prend aux tripes. Taire a l'aura des grands mythes et propose une réécriture qui fait la jonction entre le récit-socle et la jeunesse actuelle.**

Un mur noir nous bouche la vue et bloque l'horizon du plateau. Comme un rideau de tôle descendu qui vient matérialiser d'un couperet le quatrième mur symbolique du théâtre. Comme pour mieux nous glisser d'emblée que, derrière son opacité, règnent la fiction, le mythe, l'inlassable répétition du tragique. Dessus, d'une écriture enfantine, on peut y lire, tracé à la craie blanche : « *enfant : 'infans' en latin / celui qui ne parle pas* ». Ainsi s'ouvre la dernière création de Tamara Al Saadi face à une salle pleine, intergénérationnelle, électrisée par la présence en nombre d'adolescent.es. Et derrière les murs du théâtre, ce n'est pas la Grèce, antique et lointaine, mais le port de Marseille, ses bateaux amarrés, son ouverture sur la Méditerranée. Tamara Al Saadi est artiste complice à La Criée et voit se déployer ce qui était en germe dans ses précédents spectacles sur un si beau plateau, avec douze interprètes, comédiennes, bruiteuse, musicien.nes mélangé.es, et une telle maîtrise, parvient à donner une lueur d'espoir en ces temps de crise. Car, avec Taire, la jeune autrice et metteuse en scène confirme son indéniable talent et passe un cap dans l'ambition de son geste scénique.

Taire. Verbe tranchant, titre lapidaire qui dit le silence, le tabou, l'aphasie face à l'indicible. Le contraire de parler. Le contraire d'exprimer. Tout ce spectacle semble construit dans la tension entre ces deux pôles. Dans l'écartèlement. Dans la brèche. Et au milieu coule la musique comme un fluide organique et tellurique qui prend le relais et réunit. Tamara Al Saadi va chercher du côté de la figure d'Antigone, héritière maudite, fille d'une union contre-nature, au destin broyé par la tyrannie de la loi patriarcale, pour s'adresser, les yeux dans les yeux, à la jeunesse d'aujourd'hui. Celle-là même qui remplit cette salle en apnée, frémissante et happée. À tel point que la densité de son silence, tout entier reflet d'une attention concernée, fait écho à celui d'Antigone, mutique et murée. Car l'Antigone de Tamara Al Saadi (hiératique Mayya Sanbar) ne dit mot. Face à l'inextricable nid de traumatismes familiaux, face à la personnalité belliqueuse de son frère Étéocle et son inimitié pour son autre frère Polynice, face à son passé impensable qui empêche l'avenir d'advenir, elle se rend inaccessible par son silence qu'elle oppose au monde, et enfreint l'interdit suprême sans émettre un son. Par un geste, un seul, qui va contre la loi : offrir à son frère la sépulture qui lui est refusée.

En parallèle, Tamara Al Saadi fait le pari d'imbriquer un autre récit, comme contrepoint contemporain à l'implacabilité de la tragédie. Elle imagine le personnage d'Eden, née d'un viol et d'une mère défaillante, soumise à la loi verticale et administrative de l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE), ballottée de familles d'accueil en foyers. Eden, en miroir d'Antigone, dont la vie est elle aussi marquée du sceau d'une parentalité malsaine, porte sur les frêles épaules de sa jeunesse fragile ce fardeau insensé. Et quand l'une ploie sous la dictature d'un monarque qui n'est autre que son oncle (Créon), l'autre subit le règlement injuste et intransigeant de l'ASE. Sous le poids de quelles lois ployons-nous ? Quels sont nos héritages mal ajustés qui nous entravent ? Pourquoi les enfants sont-ils toujours les sacrifiés de l'histoire ? Médusée par le mal-être actuel qui sévit chez la jeune génération et l'alarmant taux de suicide la concernant, Tamara Al Saadi prend le taureau par les cornes et en appelle à la tragédie antique et au mythe pour questionner l'endroit de la filiation et de la transmission, la souffrance qui emmure et fait tourner en rond, les dégâts collatéraux de l'abandon. Son récit croisé est certes une fiction, mais garde la trace d'une riche documentation sur le sujet de l'enfance en danger.

Au plateau, la metteuse en scène signe également, et pour la première fois, la scénographie, mobile, fonctionnelle, entre plateformes et panneaux muraux, déplacée en direct par les interprètes en des mouvements de corps qui disent aussi la charge du vécu des personnages. Ce décor de parois et d'échafaudages évoque les fortifications de Thèbes ou la façade d'une maison, le dortoir d'un foyer ou le chemin de ronde du palais. Mais surtout, il a la particularité d'être sonorisé, comme un grand corps sonore, un instrument de musique géant. Poursuivant le travail de bruitage effectué sur Partie, Tamara Al Saadi donne ainsi une place centrale au son, diffracte son émission entre les interprètes et intègre la bruiteuse (excellente Eléonore Mallo) au cœur de l'espace scénique, ainsi que les musiciens, Fabio Meschini à la guitare électrique et le multi-instrumentiste Bachar Mar-Khalifé, qui fait trembler les frontières spatio-temporelles de la représentation aux percussions.

Le chœur antique est alors pris en charge par la communauté des interprètes en des respirations chantées de toute beauté. Les voix s'élèvent vers le ciel comme des prières face à l'adversité, tandis que la rythmique impose son tempo qui s'emballe et fonce droit dans le mur de la fatalité. Au sein d'une distribution de haute volée, Chloé Monteiro emporte le morceau et campe une poignante Eden, farouche et blessée. Toutes et tous mériteraient d'être cités tant ils sont l'âme de ce spectacle généreux et total. Mais retenons Manon Combes en Créon rageur, Ryan Larras en inénarrable servante et Ismaël Tifouche Nieto en Polynice bienveillant. La troupe irradie dans des compositions en clair-obscur qui sculptent l'espace et les corps, où tout est suggéré par le son et la lumière, où le mythe ne s'embarrasse pas d'accessoires pour exister. Et la fumée qui se glisse, lourde, au ras des pieds, ajoute sa pesanteur aux impasses familiales, aux boulets à se traîner. Tout réussit à être à la fois éthéré et incarné, et la gageure n'est pas mince.

Car Tamara Al Saadi a le goût des grands écarts, elle déjoue le pathos par des saillies d'humour bienvenues, elle frictionne la langue de la tragédie avec le langage d'aujourd'hui, elle désamorçe la grandiloquence avec des références populaires qui fonctionnent à plein tube. Mylène Farmer tombe à pic et ouvre le bal avec ce garde fêru de variété française (délicieux Mohammed Louridi). La catharsis opère à pleins gaz et la scène finale réunit les deux héroïnes après une montée en puissance progressive du récit et de l'émotion. Taire nous suspend à sa double intrigue et agit comme une déflagration silencieuse. L'écoute est comme suspendue, étreinte par la beauté visuelle et musicale de l'ensemble. Et ce n'est que quand tout s'arrête, qu'on pleure enfin.

**Marie Plantin**

## Taire de Tamara Al Saadi ou l'enfance sacrifiée sur l'autel de lois arbitraires

Publié le 30 janvier 2025



© Christophe Raynaud de Lage

**Pour sa nouvelle création, l'autrice et metteuse en scène met en parallèle les destins croisés d'Antigone et d'une jeune fille confiée à l'Aide sociale à l'enfance. L'une garde le silence, l'autre hurle sa rage face à un monde d'adultes qui refusent catégoriquement d'écouter leurs souffrances.**

Le rideau de scène, noir, rigide, est baissé. Dessus, écrit à la craie, « Enfant : « Infans » en latin celui qui ne parle pas. » Les mots sont éloquents. Il n'y a rien à ajouter. Taire de Tamara Al Saadi est un grand cri silencieux, mais furieux contre le monde sourd des adultes. L'autrice et metteuse en scène est allée au contact de ces oubliés de la société et questionne habilement - dans un jeu de miroirs - notre aveuglement collectif et étatique. Quelle violence inouïe fait-on subir aux enfants en pensant bien faire ou du moins en se conformant à une réglementation insensible qui ne prend pas en compte l'humain ?

### **EDEN ET ANTIGONE, MÊME COMBAT**

Placée, bébé dans une famille d'accueil, Eden (Chloé Monteiro) a cinq ans quand elle est arrachée sans explication à ce cocon douillet et aimant. Déménageant pour des raisons professionnelles, ses parents de substitution ne peuvent l'emmener. Le règlement de l'ASE est strict. Un enfant placé ne peut vivre à plus de 50 kilomètres de ses parents biologiques, et ce, même si pour diverses raisons, ils ne manifestent aucune envie de le voir. C'est injuste et cruel. Les liens du sang priment. Commence alors pour la jeune fille une errance sans fin, ballottée de familles d'accueil en foyers. Comment s'aimer, aimer les autres et la vie si on se sent rejetée en permanence ?

À des milliers d'années de cela, dans la Grèce antique, une famille se déchire. Le roi de Thèbes, Étéocle (Marie Tirmont) refuse que son frère Polynice (Ismaël Tiffouche Nieto), né des amours incestueuses de leur mère avec leur frère Œdipe, revienne sur la terre de leurs ancêtres. Antigone (Mayya Sanbar), leur sœur, s'est enfermée dans un mutisme revendicateur pour manifester sa colère de voir ainsi les siens se haïr et se détruire. Elle n'est qu'une enfant et n'a pas droit au chapitre. Seules les règles de la cité, garantes du pouvoir, sont importantes. Jusqu'au bout, elle défiera la loi inique des hommes. Son cœur sera plus puissant que la raison d'État, détournée à des fins politiques.

### **SON ET LUMIÈRE**

Les deux parcours d'Eden et d'Antigone, se croisent en permanence, se percutent et se répondent. L'une hurle, l'autre se tait. L'une déborde d'une violence trop longtemps contenue, l'autre impassible enferme au fond de son être toutes ses émotions. En opposition constante, elle lutte contre la même oppression. Droites, inflexibles, furibondes, elles font face. Elles luttent contre une société qui entrave toute possibilité d'aimer.

Dénonçant autant l'inhumanité d'un système qui, sous couvert du droit de l'enfant, est capable des pires violences que la cruauté insensible des luttes de pouvoir, Tamara Al Saadi signe une fresque vibrante où se conjuguent habilement les temps, les époques et les langues. Jouant des fondus enchaînés, elle livre un récit choral puissant et percutant. L'imaginaire prend le pas sur des figures imposées, grâce au travail époustouflant du son réalisé en direct par Éléonore Mallo et celui remarquable de Jennifer Montesantos pour les lumières.

## **DÉSENCHANTÉE(S)**

C'est tout un monde qui se dessine sous les yeux des spectateurs. Des remparts de Thèbes à ceux invisibles d'une ruralité qui n'ose dire son égarement, Eden et Antigone font front commun et empruntent comme un mantra dans un premier et ultime chant les paroles si lucides de Mylène Farmer : « *Tout est chaos à côté ; Tous mes idéaux : des mots abîmés ; Je cherche une âme qui pourra m'aider ; Je suis d'une génération désenchantée, désenchantée...* »

Ovationnés par une salle comble et à l'écoute, les comédiennes et comédiens, tous habités, ont encore beaucoup à donner. Tout n'est pas encore en place, la partition est un brin fébrile, mais le propos tranchant, poétique est là. Taïre ne demande qu'à grandir, qu'à prendre à la gorge jusqu'aux sanglots...

**Olivier Frégaville-Gratian d'Amore**

## **Taire de Tamara Al Saadi**

### **Savoir entendre les plus jeunes et les plus démunis.**

Publié le 30 janvier 2025



© Christophe Raynaud de Lagé

Depuis septembre 2023, Tamara Al Saadi est en compagnonnage au Théâtre Joliette de Marseille, et depuis janvier 2024, artiste complice à La Criée, Théâtre National de Marseille. Taire est une réécriture contemporaine d'Antigone, le miroir scénique de deux ados prostrées d'hier et d'aujourd'hui face au chaos du monde.

Antigone appartient à un contexte mythologique, Eden évolue au présent, blessée par son parcours d'enfant placée par l'Aide Sociale à l'Enfance. L'auteure, metteuse en scène et scénographe Tamara Al Saadi articule les sciences sociales à ses créations théâtrales, s'arrêtant particulièrement sur la jeunesse actuelle, traversée par une anxiété croissante, confrontée aux périls géopolitiques et sociétaux du temps. Elle a mené des recherches auprès de l'ASE - entretiens, témoignages de familles d'accueil et d'éducateurs spécialisés.

A partir du latin *infans*, "celui qui ne parle pas", la créatrice interroge le silence des enfants, des voix souvent confisquées par les adultes, : elle cherche à révéler l'innocence perdue grâce à la mise en regard d'une icône antique et d'une ado qu'on ne daigne pas voir, les deux partageant l'impuissance et la quête de sens.

L'une ne parle pas, réceptacle idéal des projections et réflexions du public, et l'autre, plus agressive, s'exprime souvent violemment face à l'absurdité d'une société qui ignore le mal-être des plus jeunes, plus fragiles et souvent méfiants, quant aux promesses de la vie, plutôt attirés par une mort supposée salvatrice.

Antigone de Sophocle critique le pouvoir autocratique des tyrans de jadis, des répliques de ceux des années 2025. Le système patriarcal est mis à la question, de même les rôles de genre. La fable mythologique est comme réactualisée et revivifiée par le tissage des deux histoires qui se répondent.

D'abord, une explication plausible de la haine irréversible entre deux frères : Etéocle, auquel a été donné Thèbes, et Polynice, le banni, répudié comme fils d'Oedipe et de Jocaste, frère de la loquace Ismène et de la silencieuse Antigone.

La scénographie respire amplement, dynamisée par l'écran vaste du lointain –un théâtre d'ombre aux silhouettes devinées lors des scènes successives et de la musique entêtante, entre airs actuels et chants traditionnels, tandis que sur le plateau nu s'élève une structure métallique d'où le tyran Créon – l'impétueuse et hargneuse Manon Combes – harangue la foule de discours absolutistes. Une échelle mobile se déplace selon les mouvements des personnages. Pour la fable antique, les voilà sur la courbure, en hauteur et, pour notre temps présent, plutôt sur le plateau de scène, les acteurs passant d'un rôle à l'autre, de l'Antiquité à nos jours incertains. Et une structure artisanale de lattes de parquet de bois, refuge nordique, s'ouvre sur des fenêtres, un prétexte aux frappements sonores.

Nommons les figures symboliques d'Antigone : Marie Tirmont joue Etéocle, réfléchi et convaincant. Ismaël Tifouche Nieto est un Polynice émouvant, à la parole libre et sincère. Mayya Sanbar incarne une Antigone digne et décidée. Clémentine Vignais interprète une Ismène active en vue du salut sororal. Ryan Larras se fait servante facétieuse, et Mohammed Louridi est un garde rêveur et comique, enchanté et habité par les rengaines en vogue. Tatiana Spivakova est l'étonnant devin Tirésias, plein de sagesse et de logique raisonnable.

Et pour la fable contemporaine, Chloé Monteiro endosse le rôle délicat d'Eden, boudeuse, querelleuse, taiseuse parfois, mais qui se bat et n'abandonne rien.

Avec bonheur, sont donnés à contempler les corps et à écouter les voix, dirigés en une ligne droite ou forme ronde d'où se détachent des êtres lumineux – une chorégraphie raffinée, un univers sonore intense –, avec la langue arabe mêlée à la française, les interprètes jouant au-delà des codes de genres ou d'origines.

Et en finir une fois pour toutes peut-être avec le fait de « se taire » et d'« obéir », rôle féminin assigné auquel ni Antigone ni Eden ne consent. La bruiteuse Eléonore Mallo accompagne les deux musiciens dont le chanteur, Bachar Mar-Khalifé, qui joue aussi le Coryphée, et Fabio Meschini, à la basse électrique. Les percussions résonnent des boîtes tapées, des parois frappées et du plateau scénique battu, diffusant tensions et apaisements – avions militaires assourdissants ou cris d'oiseaux maritimes : « Demain le sang/ Demain la guerre/ Demain le sacrifice/ Nous sommes les coeurs de Thèbes » (Chant I) –, un chant composé et traduit de l'arabe par Bachar Mar-Khalifé. « Dites moi où est l'amour/ Dites moi où est le mot/ Dites moi comment vivre/ Tout est silence/ Tout est silence... » (Chant IV) Des filets de fin sable rouge tombent des cintres,

Audacieuse version solaire d'un mythe poétique, réactualisé par l'apport d'une histoire contemporaine et de la musique, entre humour et émotion, légèreté ludique et gravité des destins, et prétendre à un futur prometteur.

**Véronique Hotte**

# la terrasse

## **Taire de Tamara Al Saadi spectacle grand format qui s'empare sans peur du mythe d'Antigone**

Publié le 27 janvier 2025



© Christophe Raynaud de Lage

**Tamara Al Saadi grandit encore mais reste en enfance. Avec *Taire*, elle signe un spectacle grand format qui s'empare sans peur du mythe d'Antigone pour un appel à ne pas oublier l'enfant intérieur.**

Il faut une certaine dose de courage - ou d'inconscience - pour, à la suite de Voltaire, Anouilh, ou encore de Brecht, se lancer dans la réécriture du mythe d'Antigone. Mais Tamara Al Saadi feint l'ombre potentiellement pesante de ses illustres prédécesseurs en remontant plus en amont qu'eux dans l'histoire de la fille d'Oedipe. Pourquoi Étéocle et Polynice combattent-ils ? Comment Antigone se sent-elle ainsi liée au plus jeune de ses deux frères ? L'autrice donne de nouvelles formes aux origines de l'affrontement fratricide des deux Thébains et, en parallèle, double le récit légendaire d'une histoire contemporaine : Eden, une jeune fille née d'un viol, (mal) prise en charge par l'A.S.E. (Aide sociale à l'enfance), migre de famille d'accueil en foyer de l'enfance et se met à mal tourner. L'entrelacement des deux récits joue ainsi habilement avec les motifs de l'exil, de l'exclusion, du pouvoir et de ses abus à travers une jolie métaphore qui fait de la famille un pays.

### **DEUX TRAJECTOIRES ENTRECROISÉES QUI SE CONJUGENT AU FÉMININ**

Partant du constat largement partagé d'une jeunesse qui va de moins en moins bien - en témoignent les chiffres des problèmes psy qui ont explosé après la Covid, notamment chez les jeunes filles - Tamara Al Saadi prend donc dans *Taire* le parti des enfants : au sens des infans, littéralement « ceux qui ne parlent pas » en latin, peut-être parce qu'on ne les laisse pas s'exprimer. Son Antigone est emmurée, elle aussi, mais dans un silence réprobateur qu'elle a choisi de garder face à la cruauté de Créon. Au contraire, Eden éructe à tout va la rage qui n'en finit pas de monter en elle, se rendant ainsi inaudible. Deux trajectoires entrecroisées qui se conjuguent au féminin et disent toute la difficulté qu'il y a à vivre dans un monde où le pouvoir reste invariablement dévolu à l'âge et aux hommes. Dans *Partie*, déjà, l'artiste associée au Théâtre Dijon Bourgogne et à la Criée mettait en scène un garçon d'à peine 18 ans emporté dans la guerre de 1914. De ce très beau spectacle, elle reprend d'ailleurs le fertile système de bruitages produits en direct depuis le plateau qu'elle double ici de séquences musicales assez envoûtantes conçues par Bachar Mar-Khalifé. Surtout, elle bascule pour la première fois dans une création grand format avec 12 artistes au plateau. Dans une théâtralité qui fait penser à celle de Wajdi Mouawad, la fluidité des enchaînements et le pouvoir de séduction des images scéniques, qu'elle compose à partir d'éléments mobiles simples, lui font franchir le pas de manière prometteuse. Une distribution jeune et diverse où Manon Combes excelle dans la gamme des tyrannies, une pluralité de langues au plateau, la délicatesse d'une écriture qui s'adresse aux adultes comme aux ados complètent la richesse de ce spectacle odysseé.

**Eric Demey**